

Carl Leblanc, Maude Déry, Jérémie Leduc-Leblanc

Sébastien Lavoie

Numéro 154, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71764ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2014). Compte rendu de [Carl Leblanc, Maude Déry, Jérémie Leduc-Leblanc]. *Lettres québécoises*, (154), 38–39.

☆☆☆ ½

CARL LEBLANC

Fruits

Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2013, 160 p., 18,95 \$.

Il pleut des grenouilles

Carl Leblanc, le documentariste qui nous a donné *L'otage* (sur James Cross) et *Le cœur d'Auschwitz*, signe ici des récits s'articulant autour du hasard, « cet "esprit dérangé" des choses ».

Rien en ces pages n'est du ressort de la fiction, on « n'y trouve pas d'arrangement avec le réel, mais plutôt le roman du réel » (p. 21). Vingt récits attendent le lecteur, livrés dans une prose ample, sûre et élégante. Et ce style, sophistiqué mais pas trop, s'avère nécessaire afin d'arriver à intéresser le lecteur à ces coïncidences toujours surprenantes. « Et je sais aussi, par ailleurs, qu'ils sont nombreux parmi vous ceux qui ont vécu des coïncidences encore plus improbables et vertigineuses. » (p. 148) Bien sûr. Mais ceux-là ne sauraient sûrement pas rendre si bien ces hasards.

Le mode choisi pour soutenir ces histoires n'est pas étranger à la sympathie que l'on éprouve pour celles-ci. Rien à voir avec l'exaspération qu'a pu provoquer la pluie de grenouilles venant clore l'interminable *Magnolia* de Paul Thomas Anderson, si ce n'est de l'effet de surprise que la chute provoque souvent ; ces chutes servent de prétextes à l'auteur pour divaguer et émettre des commentaires sociaux et des réflexions diverses ayant un intérêt général inégal.

Il me tardait de lire quelque chose de sensé sur ce qu'il est convenu d'appeler la seconde guerre du Golfe. Pas que j'ai été avare de lecture à ce sujet, plutôt que le monde entier a été avare d'intelligence à son propos. Lacune corrigée ici où l'auteur braque — enfin ! — son projecteur sur le peuple irakien. Entendant parler à la radio de la « résistance » irakienne, il a ces mots :

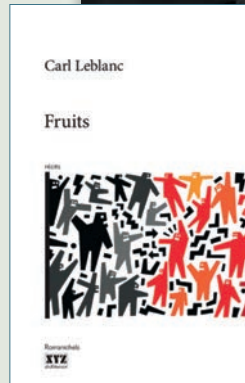
Quand donc qualifierait-on de résistants les gens simples qui s'apprêtaient à voter, à valider un début chancelant de démocratie, quand les qualifierait-on, eux, de résistants ? [...] Ce que je qualifiais de bêtises ce matin-là, c'était bien sûr ce qui n'était pas dit et qui finissait par être assourdissant [...] à savoir que les Iraquiens méritaient mieux que ce que rêvaient d'instituer ces « résistants » de Dieu, et que ce soit des Américains et des Anglais qui leur permettent de l'avoir, ce mieux, cette démocratie balbutiante, qu'est-ce que cela pouvait bien faire ? (« Son et image », p. 24, 25)

L'auteur, grand lecteur, dialogue habilement avec les auteurs disparus (pensons à « H. A. », à propos d'Hubert Aquin), mais il n'est pas à l'abri de la niaiserie non plus. Dans « Tabula rasa », il fait un Richard Martineau de lui-même en mêlant son désir « bourgeois » de se procurer de nouveaux meubles de patio à la rumeur de la rue où les étudiants du Printemps érable battent le rappel des troupes. Dans ce récit sans objet, la condescendance (« Quelques minutes d'attention me permettent de déchiffrer leurs revendications » p. 96) se mêle à un cynisme qui se voudrait sans doute ironique et drolatique, mais qui tourne à vide en ressasant les clichés : « Je me préparais à l'autocritique advenant la victoire des jeunes de la rue. » (p. 96)

Une manière de voir singulière qui vaut tout de même le détour.



CARL LEBLANC



☆☆☆

MAUDE DÉRY

Sur le fil

Montréal, Triptyque, 2013, 116 p., 18 \$.

Point de bascule

Premier opus assez convaincant, mais non sans faiblesses, d'une auteure qui met en scène des protagonistes se débattant avec des destins brisés.

Maude Déry termine un doctorat à l'Université Laval et nous présente ici son premier livre, un recueil de quinze nouvelles tournant autour du thème de la perte. Outre la maladie, la rupture amoureuse, le suicide et la mort, on a aussi droit au vieillissement, aux rancœurs familiales, à l'irruption de la laideur, à une fausse couche et à des abandons de toutes sortes. Toutes ces situations ont en commun un sentiment de solitude qui pèse sur les acteurs de ces nouvelles.

Le titre de l'œuvre ne laisse place à aucune équivoque, les protagonistes sont tous acculés au pied du mur et doivent faire des choix. Parfois, ce sera le bon. Comme celui de Myriam, dans « La gifle », où elle décide de quitter son conjoint sur un coup de tête, sur un coup de paume sur son visage, après une énième dispute. Son amoureux repentant poursuit alors sa désormais ancienne flamme à l'extérieur et finit par la retrouver dans les bois, chantant, délivrée de l'amour qu'elle avait pour lui. En cinq ans de fréquentation, il ne l'avait jamais entendue chanter, mais voilà qu'en le quittant, elle retrouve sa voie, sa voix. Sous ma plume, cette histoire est convenue ; sous celle de l'auteure, elle est convaincante.

Le fil auquel renvoie le titre, c'est aussi celui de la filiation dans laquelle certains s'emmêlent (« Forcer l'éternité », à propos de l'euthanasie



MAUDE DÉRY

d'une mère par son fils) et d'où certains veulent se dépendre : « Lorsque j'rentre à la maison, ma belle poupone dort. J'songe à mon père. À mon grand-père. J'espère ne jamais être le bourreau de personne. » (« L'homme du lac », p. 64)



Ici comme ailleurs, le désespoir fait bon ménage avec une sexualité qui n'apaise ni ne répare rien, mais qui s'y essaie, faute de mieux. « Assez. *Regarde-moi*. Ses yeux m'évitent. J'insiste. J'aimerais dire au petit Antoine de partir, lui promettre qu'avec moi, plus personne n'aura mal. À la place, j'ouvre les jambes. » (p. 34) L'écriture syncopée de l'auteure sert souvent à merveille son propos, esquissé à petites touches et où la chute éclaire le propos. Mais la structure de ces récits est répétitive et finit par lasser. Cela est à tout le moins vrai pour la première partie de ces histoires, car la seconde voit un changement de paradigme où la narration en français standard cède peu à peu le pas à une prose joualisante, déjà présente dans les premiers dialogues, et qui n'apporte rien aux récits si ce n'est qu'elle supporte une construction différente aux récits qui les précèdent.

Malgré ces quelques réserves, on a à l'arrivée un petit livre tout ce qu'il y a de plus honnête où les personnages sont bien incarnés et crédibles. On reviendra à cette auteure.

☆☆ ½

JÉRÉMIE LEDUC-LEBLANC

La désolation

Montréal, Triptyque, 2013, 188 p., 20 \$.

Afflictions extrêmes

Tornades, cyclones, pandémies. Je voudrais voir la fin de quelque chose pour apprécier la vie. Je me rendors en regardant la neige tomber silencieusement. (p. 30)

Voici le deuxième recueil de nouvelles de Jérémie Leduc-Leblanc, qui paraît deux ans après le premier. J'avais écrit, lors de cette première sortie, que M. Leduc-Leblanc était un auteur froid qui m'avait laissé froid, me trouvant désolé de devoir écrire ce que je pensais.

Je ne serai pas aussi sévère avec ce deuxième opus puisque je l'ai trouvé beaucoup plus convaincant, bien que j'aie aussi ma part de réserves, mon intérêt pour ce livre ayant été décroissant tout au long de ma lecture. « Les mots bleus », la première nouvelle (nouvelles qui portent toutes le titre d'une chanson populaire), m'a plaqué instantanément un franc sourire sur les lèvres à cause du ton espiègle qu'emprunte l'auteur.

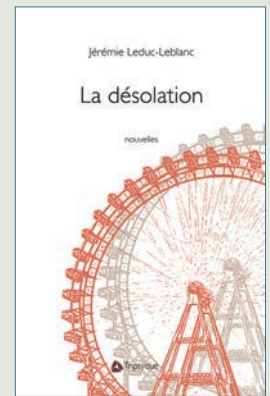
Il s'agit de l'histoire du dernier des sept enfants d'une famille dysfonctionnelle et criminelle. Il est pris sous l'aile grand-paternelle, qui veut le rattrapper afin de faire de lui un homme important. « J'allais devenir un érudit, c'est-à-dire quelqu'un possédant au moins un diplôme d'études secondaires. » (p. 13) L'enfant tâche de devenir un auteur important, écoute les conseils de son grand-père, mais lui désobéit parfois en n'écrivant pas toujours des histoires assez réalistes. « Comme cette fois où j'ai écrit une histoire composée d'une seule phrase. "Arrgh" a été le seul commentaire de mon grand-père. [...] Grand-père venait de faire son premier infarctus. » (p. 17)

Plus les histoires se succèdent, plus ce ton espiègle s'efface. Les histoires mettent toutes en scène des récits où les protagonistes se complaisent dans une résignation devant les échecs de leur vie, dans cette désolation que nous promet le titre et cela finit malheureusement par plomber le recueil. En outre, deux nouvelles m'ont paru extraordinairement

Saluons donc cette plume qui s'affine résolument, même si l'on doit déplorer un nombre excessif de gallicismes gênants.



JÉRÉMIE LEDUC-LEBLANC



faibles. La première est « Kathy Cruelle », écrite au je. Elle met en scène une jeune adolescente de 13 ans, adepte des concours de mini-miss. Je n'ai pas cru à ses 13 ans, car sa prose et ses préoccupations sont très loin des écrits que corrige ma femme dans sa classe de sixième année : « Moi, je veux chanter des chansons avec des paroles qui veulent dire quelque chose pour que mes fans

achètent mes disques et que je sois riche avec un hélicoptère pour aller partout dans le monde sauver les bébés africains qui n'ont pas de dents pour manger. » (p. 125) N'est pas Émile Ajar qui veut.

L'autre nouvelle qui m'a particulièrement dérangé, c'est « Jolene » qui finit par une narratrice qui se... réveille. Sans commentaire. Ici comme ailleurs, l'auteur escamote les motivations de ses personnages, un choix parfois heureux, mais qui peut finir par lasser.

L'auteur semble fasciné par les juifs, qui pullulent, et rend mieux les hommes homosexuels que les femmes hétérosexuelles. Si ses histoires se passent encore une fois un peu partout en Occident, cette fois leur décor est incarné et ne sent pas le carton-pâte. Saluons donc cette plume qui s'affine résolument, même si l'on doit déplorer un nombre excessif de gallicismes gênants.